

Raúl Magallón Rosa
Universidad Europea Miguel de Cervantes de Valladolid

« L'Europe : Le nouvel espace public »

"A map of the World that does not include
Utopia is not worth even glancing"

O. Wilde

Commençons en indiquant que "l'espace public est quelque chose de spécifique à l'Histoire moderne lié à l'émergence de l'individu, à la liberté de conscience et de parole, et pour cela réclame de nombreuses conditions culturelles" (Wolton, 2000 : 183). Toutefois, nous trouverons toujours différents niveaux de sphères publiques. Nous pouvons distinguer, par exemple, entre un espace commun, public et politique.

Nous voyons ainsi que la séparation entre espace public et espace privé, n'est pas statique. Pensons, par exemple, à la façon dont on a privatisé les croyances ou comment le concept d'usage public s'est substitué au privé dans l'utilisation des téléphones portables, en raison de leur multiplication liée elle-même à la volonté d'être localisable. Alors que les téléphones portables étaient considérés au début comme privés, ce sont maintenant les téléphones fixes qui rejoignent l'espace privé.

Actuellement l'espace public s'est transformé en un espace de représentation; à la différence, par exemple, de l'espace commun. L'espace commun (qu'Isaac Joseph appellera public) est différent parce que les identités collectives ou individuelles peuvent être supposées toujours délocalisées ou excédents (Joseph, 2002 : 45). Comme -dira Simmel, un espace public (qui devient actuellement commun) est un espace dans lequel l'intrus est accepté, bien que celui-ci n'ait pas encore trouvé son lieu et bien qu'il n'ait pas abandonné sa liberté d'aller et de venir.

Rappelons que public, est un concept qui vient de publicus (XIVème siècle) et signifie "ce qui affecte tout le monde". Pouvons-nous par conséquent parler de... une identité publique ? Et d'une identité commune ?

L'espace commun, s'est transformé en un espace de contagion, mais de domaine public.

Rappelons-nous comment R Sennet, en référence au déclin de l'homme public dira : "l'espace public est déjà un espace de passage, non de permanence" (Sennet, 1978 : 23).

Wolton, dans cette ligne, fera une distinction entre espace public et espace public médiatisé (Wolton, 1991: 95-114). Internet, par exemple a été posé comme l'évanouissement des intermédiaires dans l'espace public (Weissberg, 1999: 249). Sur Internet, comme dans tout, nous conquérons d'abord pour ensuite se rendre compte de que tout ne peut pas être conquis...

Nous parlons ici de l'Europe, faut-il rappeler d'où proviens ce nom ? Signalons qu'il trouve son origine dans un vent du sud-est. "EURO" en grec signifie étendu, élargi.

Internet, peut être par excès, est devenue la représentation de l'espace virtuel, que nous prétendons faire de l'espace physique appelé l'Europe. Une Europe qui est établie comme protection aux déviations des Etats, et qui pour cela a eu besoin d'être définie autour de deux éléments : Identité et mémoire.

Tout d'abord, nous devons nous demander si nous voulons seulement être (estar) en Europe ou si nous voulons être (ser) européens. Pourquoi être (ser) et ne pas être (estar)?

Nous savons déjà qu'en français ou Anglais les deux verbes se confondent autour du verbe être ou du verbe to be, mais pas en Espagnol. En ce sens, et dans une perspective sémiotique, rappelons qu' être (ser) implique vérification et preuves, suspension temporaire; tandis qu'Être (estar) se réfère à des conditions déictiques, et comporte alors l'idée de proximité (horizon visible ou situation déjà connue par les interlocuteurs) et/ou de dynamisme. C'est-à-dire que celui qui parle constitue un point d'orientation qui paraît être une trajectoire vers le lieu (ed. Fontanille, 1991: 79).

L'idée de l'Union européenne, au moins pour l'instant, peut être la suivante: identité différente par rapport aux pays qui la composent, bien qu'elle soit construite sur l'idée d'appartenance, d' être (estar) plutôt que d' être (ser)...

En ce sens, nous devons indiquer que ces *courants* qui ont étendu « avant et plus » ce *cadre* (que nous avons appelé l'Europe), sont des activités comme le sport, la musique, les moyens de communication ou le cinéma. "*Au-delà des intérêts matériels, la communion dans le sport est probablement le meilleur agent, non de rapprochement, mais de contact entre les peuples et les cultures*" (Wolton, 2004 : 104).

Dans cette perspective, nous avons besoin de renforcer une culture populaire européenne: avec des séries TV, des films, des programmes coproduits, etc. Quelque chose qui pourrait être englober autour du concept de "Eurollywood", qui en ce cas devrait être effectué à partir d'une identité et de valeurs européennes. L'objectif final serait celui de pouvoir obtenir une éducation européenne plus ou moins unifiée, avec ses multiples particularités mais aussi avec ses multiples liens d'union. "Comparer c'est penser, et par conséquent, signifie accéder à une politique de ce qui est universel", dira Wolton.

Bodei dira que les "petits mondes" sont finis. La plus grande partie de l'humanité a été habituée à croître et à penser dans des horizons restreints¹. De cette manière, du fait que le monde soit devenu plus petit résulte que de plus en plus, nous commençons à nous préoccuper aussi bien pour notre voisin que pour nous-mêmes. En réponse à ce phénomène faisons appel à Greimas, qui affirmera: « Le salut est dans la frontière"...

De même, l'idée de frontière, a acquis dans la société actuelle un statut qui dépasse sa propre définition. Nous voyons des frontières là où il y a des limites, et des limites là où il n'y a seulement que des frontières. En ce sens, il est nécessaire "rendre visite" immédiatement à O'Donnell (2000 : 116), pour qui "croire en un monde divisé c'est créer un monde divisé. Si un jour nous apprenons la leçon de Christophe Colomb, que l'on atteint l'Est en allant à l'Ouest, nous aurons alors la possibilité de créer un monde plus intéressant et apte à la coexistence".

Actuellement, nous pouvons penser que, l'utopie peut consister à *pouvoir être* étranger. L'individu a le pouvoir de revenir quand il cessera de se sentir étranger. Rappelons-nous comment, en se référant à Foucault, Fullat défendra sa passion d'être étranger à sa propre culture (Fullat, Ou, 2002 : 132). Ainsi nous pouvons affirmer qu'une personne qui pense en termes sociaux globalement, le fait parce qu'elle a résolu sa propre spatialité.

Nous en venons ainsi à notre première conclusion : la distance spatiale cesse d'être un problème.

Mais l'élargissement du cadre ne suppose pas forcément la création d'un cadre nouveau ni même de changement de sens de ce qui précède. Ainsi nous observons dorénavant que les bulletins sportifs du journal télévisé donnent les résultats des matchs de football des équipes étrangères. La raison en est simple. Nous parlons de messages universels – ou plutôt globaux – relevant d'un même code. Ils n'ont pas besoin de traduction. La distance des images n'exclut pas l'authenticité (Veyrat-Masson, I. et Dayan, D., 1997: 22).

Ma première hypothèse est que si nous voulons une Europe forte, nous avons besoin de régions culturelles fortes. Les états sont trop petits pour faire face à ce défi, et l'Europe est trop grande seule pour pouvoir être l'origine des décisions politiques.

Indiquons, comme le fait Cohen que "les frontières sont relationnelles plus qu'absolues" (1985 : 58). De cette manière, et bien qu'il soit certain que l'appartenance est acquise à travers l'espace, il n'est pas moins certain, que l'omission consciente des frontières, fait des espaces, lieux non nécessairement présentsiels...

Ceci nous permet de penser en la nécessité de créer une nouvelle culture de la frontière. Sur ce sujet Recondo (1999) défendra le passage de la frontière-paroi à la frontière- pont, tandis que García Canclini défendra l'idée des frontières mobiles. Rappelons alors que "toutes les personnes sont dans une certaine

¹ Conférence de l'Université Complutense de Madrid. *Le Malaise de la Démocratie*. Octobre 2005.

mesure et de façon permanente en transit... Non tant d'où tu viens?', mais entre où tu es?" (James Clifford, 1992 : 109).

De cette manière, nous pouvons observer par exemple, comment le nationalisme d'Internet se forme autour d'un nationalisme alternant, avec ses diasporas correspondantes. Il est peut être certain que sur Internet des identités multiples et simultanées sont possibles (Noya, 2002 : 169), mais elles ne cessent jamais d'être passionnelles.

Parlons de l'identité, bien que nous devions en parler en dernier. Notre identité culturelle et sociale est aujourd'hui plurielle et contradictoire. Identité, qui ne veut pas dire Indépendance, mais Emancipation...

Pensons, par conséquent, que l'étranger est défini comme *innommable*. Il est « le non invité », et en outre il a la possibilité de s'en aller (Bauman, 1996 : 101). Nous voyons ainsi que le passage *d'hôte à touriste*, de celui-ci à *étranger*, de celui-ci à *immigrant*, et de celui-ci à indésirable est fondé sur de simples raisons de réciprocité et d'espace. Parce que ce qui est ici critiqué, ce n'est pas seulement son caractère d'étranger mais sa manière de vivre. C'est-à-dire, que nous ne permettons pas que dans un espace où vit une famille, vivent plusieurs familles d'immigrants, en oubliant ainsi qu'en des temps pas très éloignés nous-même vivions ainsi (au moins en Espagne).

De cette manière, nous voyons comment quelques auteurs voient en Europe *"le lieu de lecture des difficultés entre la communication, la culture, la société et la politique"* (Wolton, 1999 : 298). Dans cette même ligne, Canclini indique que *"si le message est globalisé les frontières sont globalisées"*, et nous commençons à parler d'un nomadisme culturel, où les frontières sont chaque fois plus intérieures. Ainsi en parlant de seuils, nous parlerons d'extraterritorialité... *"L'homme c'est un être frontalier qui n'a aucune frontière"*, dira Simmel (1986).

Comme nous l'avons vu, certaines voix affirment que la langue est le principal problème de l'Europe, en sachant qu'on a érigé en outre un territoire de substitution (Debray, 1996 : 33), mais quelques penseurs répondent que: *"le projet ERASMUS nous fait entrevoir le destin de centaines de milliers d'étudiants qui, grâce à leurs stages à l'extérieur, pourront donner lieu à des mariages mixtes desquels naîtront des enfants bilingues. Et ainsi dans quelques décennies la nouvelle classe dirigeante européenne sera bilingue"*(Eco, 1994 : 94).

La même réponse est donnée par un Américain qui parle des USA : *"Nous avons l'idée absurde de considérer un inconvénient que notre société se rend multilingue parce que notre insularité serait menacée pour cela"* (O'Donnell, 2000 : 114).

De cette manière, si la langue est le premier signal d'identité- ce qui comme nous le savons n'est pas du tout certain -, faisons de celle-ci notre transmetteur. Cette hypothèse est celle que suit Wolton, en affirmant que *"les Européens ne se rendent pas compte que leur diversité linguistique est en réalité un avantage"*

redoutable: le rappel quotidien qu'il faut faire des efforts pour être compris "
(Wolton, 2004 : 153).

L'Europe des régions culturelles peut être une solution à la construction de l'Europe.

A mon avis la France se trompe si elle prétend résoudre tous ses problèmes à elle seule ou à travers d'une francosphère, comme certains le défendent; tout comme se trompent l'Espagne, l'Allemagne ou la Grande-Bretagne.

Nous voyons ainsi, comment un des grands pouvoirs des autres sur nous est de faire croire que tout est possible; s'il en est ainsi, nous nous affaiblissons parce que nous pouvons nous sauver, nous pouvons nous enfuir. Et c'est à ce moment là, que nous avons le plus peur. Ainsi, on comprend que plus la peur est présente, plus le nationalisme l'est aussi. Nationalisme, entendu au sens de: nous sommes en fonction de ce que nous avons été. La peur, considérée ainsi, ne sera pas autre chose que l'irruption dans notre parcours, et par conséquent, dans notre territoire.

La société civile doit chercher la promotion des langues connexes comme façon de nous communiquer avec ceux qui ne parlent pas la langue normalisée de l'anglais.

Par exemple, une région avec une culture latine commune, avec une langue mère commune et en de nombreuses occasions, avec une idiosyncrasie, dans ce monde globalisé, très similaire, pourrait s'avérer très efficace.

Pensons, par exemple, au code switching auquel faisait référence Gumperz dans ses travaux : *"En nous approchant, étrangers que nous étions, d'un groupe de gens du lieu où ils conversaient, il est arrivé une fois que notre arrivée ait provoqué une importante modification d'attitude du groupe jusqu'alors sans aucune constriction. Les mains sont sorties des poches, les regards ont changé. En outre, et de manière prévisible (...) il s'est produit un changement de code (code switching) marqué simultanément par un changement dans les indices de transmission (vitesse d'élocution, rythmes, pauses, etc..) et par un passage de la grammaire R (dialecte norvégien régional) à la grammaire B (façon standard, officielle, du norvégien)".*² (Ici entrent en action tant les capacités linguistiques que les règles de courtoisie). L'Europe du Code Switching qui est effectué de manière naturelle serait l'objectif idéal.

Ceci, que personne ne se trompe, ne signifie pas perdre son identité, dans les cas ceci signifierait étendre et renforcer notre appartenance, comme une manière de rendre l'Europe plus forte et démocratique. Une politique des régions culturelles européennes peut aider à changer le destin de notre pays voisin, qui dans ce "voisinage glocal", signifie changer notre propre destin.

² Et il ajoute aussi : "(...) quand un résident de Hemnesberrt (la Norvège septentrionale) s'adressera à un fonctionnaire derrière le guichet, les salutations et les questions réciproques à propos de la famille elles sont échangées en général en dialecte, tandis que la transaction officielle a une tendance à être faite en la langue standard".

Par conséquent, d'un État d'Identités nous pourrions passer à une Europe-État, de là nous pourrions passer à un État de citoyens, et de là à un état de droits et de responsabilités. Il paraît clair que la solution est de construire une Culture de ce qui est Public...

Avant de répondre à la question initiale, nous pouvions penser que nous sommes en train de créer un nationalisme européen en le construisant sur le verbe *être (estar)* et non sur *l'être (ser)*, mais en réalité ce que nous créons c'est une globalisation sociale qui a pris naissance dans le dernier quart du siècle.

En partie, l'explication de sa non application peut être entendue comme une exploitation commerciale de l'identité (à côté des frontières physiques, la frontière se trouve maintenant dans la citoyenneté).

Toutefois la réalisation d'une Europe soutenue dans le verbe être (*ser*), n'est que la construction d'une Europe soutenue par un verbe être (*estar*) beaucoup plus vaste que l'original.

Nous sommes d'accord que parler seulement de mélange signifie nier l'altérité (Wolton, 2004 : 51) et qu'il est possible que nous soyons en train de créer un nationalisme européen en le construisant sur le verbe *être (ser)*, mais nous pouvions penser que ce nationalisme allait être le plus éphémère que l'histoire ait connu. Nous parlons d'un espace tellement grand, tellement différent et avec tant de richesse, que la seule chose qu'il peut faire c'est de continuer d'augmenter cette richesse et de continuer de croître.

Indiquons alors que, de la même façon qu'il y a des histoires individuelles et des histoires collectives, il y a des espaces individuels et des espaces collectifs. Espaces identité et espaces d'appartenance. Ex : Espagne- Union Européenne.

Nous pouvons conclure en affirmant que le problème de l'identité est spatial et plus concrètement un problème d'extension de ce cadre; puisque si celui-ci est étendu nous évitons la frontière de l'identité pour parler d'appartenance... Par conséquent, et comme nous le rappelle Tomás Ségovie, en parlant d'identités - passionnelles -, il n'y a pas d'identités mais des loyautés.

En suivant cette hypothèse, l'objectif serait que les identités passionnelles restent intactes (au moins initialement), tandis que les identités rationnelles seraient celles qui transmettraient cette vivacité et ce dynamisme. Le passage suivant, serait de développer les processus nécessaires pour parler d'identités relationnelles.

Ainsi, certains auteurs plaident pour investir la primauté du sentiment sur la raison en matière spatiale, face à la primauté de la raison sur le sentiment en matière temporaire (en sachant qu'il y a des raisons qui ne comprennent pas de passions, et des passions qui ne comprennent pas de raisons). C'est à dire, faire régner les identités rationnelles sur les identités passionnelles...

N'oublions pas que les identités rationnelles, contrairement aux passionnelles, ne sont la propriété privée de personne. Les identités rationnelles sont visibles, au moins, a priori, ce qui pouvait nous faire penser que si réellement nous nous trouvions dans une société démocratique, bien que cela puisse être dangereux, il pourrait y avoir une solution relative dans la multiplication des régimes de visibilité des hauts directeurs, des politiciens, etc..

Rappelons que, contrairement au Chef d'État qui était national et public, les nouveaux politiciens sont à la fois globaux et privés (Lash, 2005 : 92 et 93). Toutefois, le public n'accompagne pas l'homme public. Tandis que, au contraire, l'homme public au bout d'un certain temps se rend compte qu'il y a moins d'espace public, ce qui l'oblige - paradoxalement - à se rendre public (nous savons déjà que l'espace est occupé et les lieux sont habités).

En ce sens nous pouvons penser que si ce qui est global doit être compris comme public, ce qui est local doit appartenir au cadre du privé (en sachant en tout cas, qu'il existe une multitude de portes d'accès et de catégories intermédiaires entre les deux). Ainsi, nous pourrions parler d'un espace public composé d'une multitude d'espaces privés, et d'une multitude d'espaces privés, composés à leur tour d'espaces publics, privés, intimes...

Par conséquent, et si nous pensons que dans la mesure où le monde devient chaque fois plus petit, les conséquences de nos actes deviennent chaque fois plus grandes, nous ferons référence à une société articulée soutenue comme dira U. Beck sur une européisation des perspectives, où si l'espace définit le présent, le temps définit la communication.

Concluons en affirmant que parler d'une société articulée signifie alors parler d'une société où, si en Afrique nous souffrons une torsion de cheville, en Europe nous ne nous consacrons pas à jouer au Tennis... l'Europe où être (ser) et être (estar) ouvrent un passage à un troisième verbe résultant des deux (un verbe de frontière, métissage et contagion).

BIBLIOGRAPHIE:

- BAUMAN, Z. (1996) : *Las consecuencias perversas de la modernidad*. Sous la direction de BERIAIN, J. Barcelona. Anthropos.
- CLIFFORD, J. (1992): *Travelling Cultures*. New York. Routledge.
- COHEN, A. P (1985): *The symbolic construction of community*. Londres. Routledge.
- DEBRAY, R (1996): *El arcaísmo posmoderno*. Manantial. Buenos Aires.
- FONTANILLE, J (ed.) (1991) : *Le discours aspectualisé*. Limoges. Ed. PULIM.
- FULLAT, O. (2002): *El siglo postmoderno*. Barcelona. Crítica.
- GUMPERZ, J. (1983): *Strategies of Discourse*. Cambridge. University Press.
- JOSEPH, I (2002): *El transeúnte y el espacio urbano*. Barcelona. Gedisa.
- LASH, S. (2005): *Crítica de la información*. Buenos Aires. Amorrortu.

- NOYA, J. (2002): *¿Más allá de la modernidad?*. (ed.) GARCÍA BLANCO, J.M. y NAVARRO SUSTAETA, P. Madrid. CIS.
- O'DONNELL, J. (2000): *Avatares de la palabra*. Barcelona. Paidós Comunicación.
- SENNET, R. (1978): *El declive del hombre público*. Barcelona. Península.
- SIMMEL, Georg (1986): *Estudios sobre las formas de socialización*. Vol. I y II. Madrid. Alianza Universidad.
- VEYRAT-MASSON, I. y DAYAN, D (1997): *Espacios públicos en Imágenes*. Barcelona. Gedisa.
- WEISSBERG, J.L. (1999) : *Présences à distance*. Paris. L'Harmattan Communication.
- WOLTON, D (2000): *Internet ¿Y después?*. Barcelona. Gedisa.
- WOLTON, D (1991): « *Les contradictions de l'espace public médiatisé* ». Hermès, 10. Éditions CNRS. París.